

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[CollectionManuscrits de Jean-Joseph Rabearivelo](#)[CollectionLe poète](#)[CollectionTraduit de la nuit](#)[ItemTraduit de la nuit, exemplaire de Léon Cayla](#)

## Traduit de la nuit, exemplaire de Léon Cayla

**Auteur(s) : Rabearivelo, Jean-Joseph**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

38 Fichier(s)

### Citer cette page

Rabearivelo, Jean-Joseph

, Traduit de la nuit, exemplaire de Léon Cayla, 1935.

Claire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 29/03/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/francophone/items/show/3738>

### Description & analyse

AnalyseExemplaire ayant appartenu à Léon Cayla, communiqué à Claire Riffard par sa petite-fille, Élisabeth Matak. Qu'elle en soit ici remerciée.

### Informations générales

Langue

- Français
- Malgache

Nature du documentTexte imprimé. Édition originale.

Collation68 (p.)

État général du documentBon

### Informations éditoriales

PublicationRabearivelo, Jean-Joseph, *Traduit de la nuit : poèmes transcrits du hova*

*par l'auteur avec deux hors-textes d'Émile Perrin, Tunis, Éditions de Mirage, collection "Les cahiers de Barbarie" publiés par les soins d'Armand Guibert, n°6.*

## Présentation

Date [1935](#)

Genre Poésie (Recueil)

Mentions légales Fiche : équipe Manuscrits francophones, ITEM (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Éditeur de la fiche Claire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Notice créée par [Claire Riffard](#) Notice créée le 13/01/2021 Dernière modification le 01/09/2022

---

à la recherche de ce qui fut perdu  
sur la terre  
et qui germe au milieu de la prairie de chiendents  
qu'est devenu tout ce que peut embrasser le regard.

## 25

Lames d'eau, verres étincelants  
— lunettes pour myope ou pour presbyte ? —  
velours de prunelles  
lisse comme le cuir blanc des lys  
et plus fragile qu'ongle d'enfant.

Les vents naissent au delà des montagnes  
et glissent jusqu'ici où dorment les plantes  
qu'ils saccagent puis abandonnent.

Elan de lumière à leur poursuite  
jusqu'au désert sidéral  
jonché de lames d'eau, de verres  
et de velours de prunelles

17

Le vitrier nègre  
dont nul n'a jamais vu les prunelles sans nombre  
et jusqu'aux épaules de qui personne ne s'est encore  
[haussé,  
cet esclave tout paré de perles de verroterie,  
qui est robuste comme Atlas  
et qui porte les sept ciels sur sa tête,  
on dirait que le fleuve multiple des nuages va  
[l'emporter,  
le fleuve où son pagne est déjà mouillé.

Mille et mille morceaux de vitre  
tombent de ses mains

mais rebondissent vers son front  
meurtri par les montagnes  
où naissent les vents.

Et tu assistes à son supplice quotidien  
et à son labeur sans fin ;  
tu assistes à son agonie de foudroyé  
dès que retentissent aux murailles de l'Est  
les conques marines —  
mais tu n'éprouves plus de pitié pour lui  
et ne te souviens même plus qu'il recommence à  
[souffrir  
chaque fois que chavire le soleil.

18

Tu viens de relire Virgile,  
tu viens aussi d'écouter les enfants  
qui saluent la néoménie,  
et les contes et les fables de ceux qui ne sont plus.

Est-ce l'heure bucolique,  
ô cœur aspirant au repos,  
cœur aussi hâlé que les roches ?

Les pâtres ? ils ne sont pas ici.  
Leurs troupeaux ? regarde ces chèvres sauvages  
aux cornes remplies de brume.  
Leurs houlettes ? voici que les arbres unissent  
[leurs cimes.

Les pâtres sont là-bas, ils escaladent le ciel.

Il y a des herbes nouvelles sous leurs pas,  
il y a des fruits irréels autour d'eux,  
et des sources cachées qu'ils cherchent.

Et toi, et toi, tu crois être Corydon  
tandis que, devant toi, apparaît comme un Alexis  
qui souffle dans les flûtes  
que sont devenues toutes les branches.

19

Il y aura, un jour, un jeune poète  
qui réalisera ton vœu impossible  
pour avoir connu tes livres  
rares comme les fleurs souterraines,  
tes livres écrits pour cent amis,  
et non pour un, et non pour mille.

Sur le golfe d'ombre où il te relira  
à la seule lueur de son cœur où rebattra le tien,  
il ne te croira pas  
dans les houles pacifiques  
dont s'empliront toujours les abysses sans soleil,  
ni dans le sable, ni dans la terre rouge,  
ni sous les rochers dévorés de lichens

qui s'étendront derrière lui  
jusqu'au pays des vivants  
aveugles et sourds depuis la Genèse.

Il lèvera la tête  
et sera sûr que c'est dans l'azur,  
parmi les étoiles et les vents,  
que ton tombeau aura été érigé.

20

Que de fois relayés  
et que de fois les mêmes,  
dans la lumière ruisselante,  
les laboureurs de l'azur ?

Ont semé quelles graines,  
ont planté quelles tiges  
au royaume du vent  
et sur les monts arasés ?

Sont en quel inconnu,  
derrière quel feuillage  
et sur quelle herbe haute,  
près des rives du soir ?

— Boivent à une source noire,  
arrachent cressons et menthes,  
puis, couchés sur le dos,  
regardent les astres croître

jusqu'à votre éclosion,  
ô glaïeuls rouges et noirs,  
et jusqu'au saccage par le jour  
de leurs aires aériennes.

# 21

Celle qui naquit avant la lumière,  
est-ce aujourd'hui son septième jour,  
aujourd'hui comme hier et comme en l'éternité  
sans passé ni futur ?

Elle renaît pourtant  
avec le sommeil des oiseaux  
et tandis que se cachent les pierres blanches  
sur les sentiers qu'ont désertés les chèvres  
comme sur les routes où court le silence.

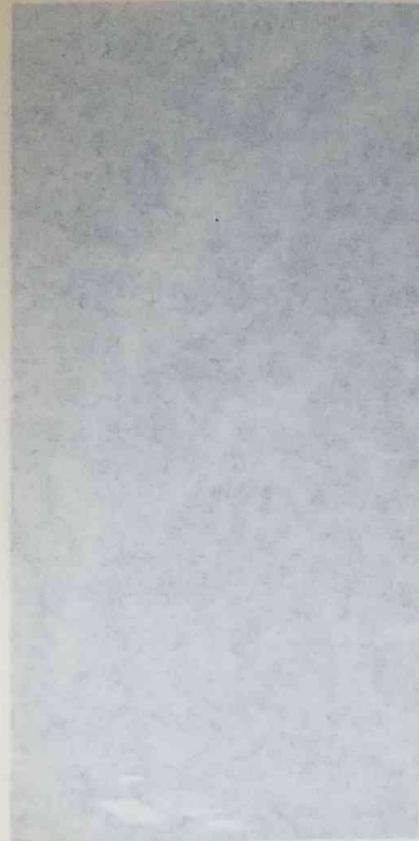
Mais tu ne vois d'elle que ses myriades d'yeux,  
ses yeux reptiliens et triangulaires  
qui s'ouvrent un à un  
entre les lianes célestes.

# 22

Au bord des ombres qui stagnent,  
sur des digues  
dures et nues comme les roches,  
mais où croissent des ombres précoces,  
des pêcheurs sans nombre s'alignent  
et jettent la ligne.

Des cimes qui s'arrondissent  
comme des fruits qui mûrissent,  
aux vallons qui s'allongent et deviennent plus humides  
que les melons,  
se suscitent des fuites d'oiseaux furtifs  
et des dérives de clarté aveugle  
qui effraient pareillement  
et empêchent de mordre.

**Maitres du destin  
et ne s'inquiétant de rien,  
les pêcheurs s'interpellent de leurs voix d'ombre  
pour tendre les filets  
dans lesquels ils rendront à la mer  
ces poissons d'argent et de pourpre  
qui se faufilent, insaisissables, à travers l'azur.**



*Maîtres du destin  
et ne s'inquiètent de rien.  
les pêcheurs s'interpellent de leurs voix d'ombres  
pour tendre les filets  
dans lesquels ils rendront à la mer  
ces poissons d'argent et de pourpre  
qui se fauillent, insaisissables, à travers l'anneau.*



## 23

Lente  
comme une vache boîteuse  
ou comme un taureau puissant  
aux quatre jarrets coupés,  
une grosse araignée noire sort de la terre  
et grimpe sur les murs  
puis s'arc-boute péniblement au-dessus des arbres

Jette des fils qu'emporte le vent,  
tisse une toile qui touche au ciel,  
et tend des rets à travers l'azur.

Où sont les oiseaux multicolores ?  
Où sont les chantres du soleil ?

— Les lueurs jaillies de leurs yeux morts de sommeil  
dans leur escarpolette de lianes,  
font revivre leurs songes et leurs résonances  
en cette évanescence de lucioles  
qui devient une cohorte d'étoiles  
pour déjouer l'arachnéenne embûche  
que déchireront les cornes d'un veau bondissant.

## 24

Pour quels fruits, pour quelles grappes  
tombés dans l'herbe  
et cachés par les ramilles ?

Pour quelles gemmes taillées  
confondues avec les cailloux  
couverts de brume épaisse ?

Entre des mains calleuses  
et rudes comme du pain  
dévoré par le soleil,  
des mains faites de doigts palmés  
sans couleur,  
voici des myriades de torches

**métamorphosée**  
(peut-être grâce au chant des poètes que tu préfères  
et qui créent pour toi une religion  
dans ce silence sans fond  
peuplé de colonnes et de fleuves,  
de vivants et de morts)  
elle n'est plus que l'ombre de tout le passé,  
et n'écoute que le seul présent.

## 16

Il est des mains rouillées sans nombre,  
— ondes, ombres, fumées —  
qui sarclent et marcottent  
dans un buisson de framboisiers  
envahi d'herbes à hauteur de géant  
d'où ne sortent que des oiseaux aveugles.

Que récolteront-elles, une fois lasses ?  
Qu'y aura-t-il entre leurs doigts de vent ?  
des molles baies noires à force d'être rouges  
sont déjà devenues d'innombrables champignons  
au bord de ce fleuve sans piroguiers  
pour embarquer tous ces paniers de fruits nocturnes.

**luisant silencieusement  
et indiquant une route herbeuse  
entrecoupée de fleuve caillouteux,  
à cette lune borgne  
qui y chancelle  
et qu'égarerait le moindre tremblement de ses cils.**

26

**Tu t'es construit une tour sous le vent  
puis tu t'es accroupie sur l'eau,  
ô reine sans visage  
dont la pointe de la couronne  
défie ce-qui-deviendra-pluies,  
et dont les diamants embués  
sont faits d'astres, et rien que d'astres.**

**O belle âme de ce-qui-change,  
ô sœur et fille, tour à tour,  
de cette lune qui vient de naître  
à l'orée d'un verger,  
tu as bâti sous le vent  
et tu habites sur l'eau  
comme mes rêves de sagesse !**

Que nous fera la chute brusque  
de ce qui est notre royaume ?  
Comme ta tour, comme la mienne,  
comme la perfide que foulent nos pieds,  
cette joie dont pétillent nos yeux,  
si elle doit bientôt s'éteindre,  
ne nous reviendra-t-elle pas autre et nouvelle ?

## 27

Sœurs du silence en la tristesse,  
les fleurs qui n'ont que leur beauté  
et leur solitude,  
les fleurs — morceaux du cœur terrien  
palpitant à l'unisson des nids —  
dorment-elles ici, font-elles des rêves —  
sur la fin de leur destinée ?

Les doigts  
qui ne voulaient d'elles que leur jeunesse,  
les doigts se sont tous joints  
dans la chaude blancheur des draps —  
sauf les miens qui sont si frères  
et qui savent tant choyer  
les choses délicates.

Mes lèvres aussi frôlent les fleurs,  
les fleurs devenues plus mystérieuses,  
et plus belles, et brusquement hardies.

Et j'entends,  
mêlées à la respiration des herbes,  
leurs dernières confidences.  
Ah ! comme elles seraient douloureuses  
sans ces parfums pacifiques, Seigneur,  
qui s'évadent avec leur vie !

28

Ecoute les filles de la pluie  
qui se poursuivent en chantant  
et glissent  
sur les radeaux d'argile  
ou d'herbes de glaïeuls  
qui couvrent les maisons des vivants.

Elles chantent,  
et leurs chants sont si passionnés  
qu'ils deviennent des sanglots  
et se réduisent en confidences...

Peut-être pour mieux faire entendre  
cet appel d'oiseau qui t'émeut.



Un oiseau seul au cœur de la nuit,  
et il ne craint pas d'être ravi par les Ondines ?  
O miracle ! ô don inattendu !  
Pourquoi rentres-tu si tard ?  
Un autre a-t-il pris ton nid  
tandis que tu étais en quête d'un rêve au bout  
[du monde ?

60

29

Il est une eau vive  
qui jaillit dans l'inconnu  
mais qui mouille le vent  
que tu bois,  
et tu aspiras à sa découverte  
derrière ce roc massif  
détaché de quelque astre sans nom.

Tu te penches,  
et tes doigts caressent le sable.  
Soudain tu repenses à ton enfance  
et aux images qui l'ont charmée —  
surtout à celle où ces mots naïfs mais étonnants  
[se trouvaient :

« LA VIERGE AUX SEPT DOULEURS. »

61

Et voici une autre eau vive  
qui ne cesse de sourdre sous tes yeux,  
mais qui attise ta soif :  
ton ombre  
— l'ombre de tes rêves —  
devient septuple  
et, émergeant de toi,  
alourdit la nuit déjà dense.

## 30

Vaines, toutes ces anticipations  
qui veulent nous donner des ailes  
et qui promettent  
que nous séduirons un jour quelque Martienne ?

Vain aussi, le rêve  
qui perdit Icare  
plus que le soleil  
qui but la cire merveilleuse ?

Mais quel triomphe certain  
m'annoncent déjà tous ces signaux  
que terre et ciel s'envoient  
à l'orée du sommeil :

**dans nos cités de vivants,  
jusqu'aux plus humbles huttes  
répondent aux appels de feu  
jaillis des étoiles naissantes.**

Tananarive.

64

## ORDRE DES POEMES

## ORDRE DES POEMES

Une étoile pourpre

Quel rat invisible

La peau de la vache noire

Ce qui se passe sous la terre

Tu dors, ma bien-aimée

Un oiseau sans couleur et sans nom

Reflux de la lumière océane

La dévote a fini ses versets

Les ruches secrètes

Te voilà

Combien de jumeaux

Pour les pauvres dévorés

Toutes les saisons sont abolies

Voici

Tu te leurras

ORDRE DES POÈMES

Il est des mains rouillées

Le vitrier nègre

Tu viens de relire Virgile

Il y aura un jour

Que de fois relayés

Celle qui naquit avant la lumière

Au bord des ombres qui stagnent

Lente

Pour quels fruits

Lames d'eau

Tu t'es construit une tour

Sœurs de silence

Ecoute les filles de la pluie

Il est une eau vive

Vaines, les anticipations

Cet ouvrage de Jean-Joseph Ra-  
bearivelo, poète de la Mer Aus-  
trale, a été achevé d'imprimer à  
Tunis de Barbarie, le cinquième  
jour d'avril mil neuf cent trente-  
cinq sur les presses de l'Impri-  
merie de Tunis par les soins de  
Marc Garrot, pour le compte des  
Editions de MIRAGES, Ar-  
mand Guibert étant directeur.

" LES CAHIERS DE BARBARIE "  
PUBLIÉS PAR LES SOINS D'ARMAND GUIBERT

6

JEAN-JOSEPH RABEARIVELO

TRADUIT  
DE LA NUIT

Poèmes transcrits du hova par l'auteur  
avec deux hors-texte par EMILE PERRIN

TUNIS  
EDITIONS DE MIRAGES

1935

à  
Monsieur Léon CAYLA,  
protecteur des Lettres  
des Arts  
et des Traditions.

Humblement,  
J. - Rabearivelo

18 juin 1938

TRADUIT DE LA NUIT

DU MEME AUTEUR

LA COUPE DE CENDRES.  
SYLVES.  
VOLUMES.  
ENFANTS D'ORPHEE.  
PRESQUE-SONGES.  
FILLE D'OISEAU.

A PARAITRE :

GALETS.

" LES CAHIERS DE BARBARIE "  
PUBLIÉS PAR LES SOINS D'ARMAND GUIBERT

6

JEAN-JOSEPH RABEARIVELO

TRADUIT  
DE LA NUIT

Poèmes transcrits du hova par l'auteur  
avec deux hors-texte par EMILE PERRIN

EDITIONS DE MIRAGES

46, RUE DE NAPLES - TUNIS

Dépôt à Paris: Librairie R. Van den Berg  
120, Boulevard du Montparnasse

**JUSTIFICATION DU TIRAGE**

IL A ÉTÉ TIRÉ DE « TRADUIT DE LA  
NUIT », SIXIÈME OUVRAGE DE LA  
SÉRIE « LES CAHIERS DE BARBARIE »,  
QUINZE EXEMPLAIRES SUR HOLLAN-  
DE VAN GELDER ZONEN MARQUÉS DE  
I A XV, ET TROIS CENTS EXEMPLAI-  
RES SUR ALFA NUMÉROTÉS DE 1 A 300.

EXEMPLAIRE 50

**IN MEMORIAM**

**FAGUS, Marcel ORMOY et Robert-Jules ALLAIN,**

interrogeurs désormais  
d'une nuit qui ne se peut traduire  
que par l'étonnement et l'angoisse de notre douleur.

J.-J. R.

Pour avoir mis le pied  
Sur le cœur de la nuit  
Je suis un homme pris  
Dans les rets étoilés.

Jules SUPERVIELLE.

I  
Une étoile pourpre  
évolue dans la profondeur du ciel —  
Quelle fleur de sang éclore en la prairie de la nuit ?

Evolue, évoluée,  
puis devient comme un cerf-volant lâché par un enfant  
[endormi.

Paraît s'approcher et s'éloigner à la fois,  
perd sa couleur comme une fleur près de tomber,  
devient nuage, devient blanc, se réduit :  
n'est plus qu'une pointe de diamant  
striant le miroir bleu du zénith  
où l'on voit déjà le leurre  
glorieux du matin nubile.

3

La peau de la vache noire est tendue,  
tendue sans être mise à sécher,  
tendue dans l'ombre septuple.

Mais qui a abattu la vache noire  
morte sans avoir mugé, morte sans avoir beuglé,  
morte sans avoir été poursuivie  
sur cette prairie fleurie d'étoiles ?

La voici qui gît dans la moitié du ciel.

Tendue est la peau  
sur la boîte de résonance du vent  
que sculptent les esprits du sommeil.

14

Et le tambour est prêt  
lorsque se couronnent de glaïeuls  
les cornes du veau délivré  
qui bondit  
et broute les herbes des collines.

Il y résonnera,  
et ses incantations deviendront rêves  
jusqu'au moment où la vache noire ressuscitera,  
blanche et rose,  
devant un fleuve de lumière.

15

# 4

Ce qui se passe sous la terre,  
au nadir lointain ?  
Penche-toi près d'une fontaine,  
près d'un fleuve  
ou d'une source :  
tu y verras la lune  
tombée dans un trou,  
et tu t'y verras toi-même,  
lumineux et silencieux,  
parmi les arbres sans racines  
et où viennent des oiseaux muets.

16

# 5

Tu dors, ma bien-aimée ;  
tu dors dans ses bras, ô ma dernière née.  
Je ne vois pas vos yeux lourds de nuit  
qui d'ordinaire s'irisent  
comme des perles authentiques,  
ou des raisins mûrs.

Une bouffée de bon vent entr'ouvre notre porte,  
fait gonfler vos robes légères  
et trembler vos cheveux,  
puis emporte un papier de sur ma table  
que je rattrape près du seuil.

17

**Je lève ma tête,  
le poème commencé dans la main :  
vos yeux clignent dans l'azur,  
et je les appelle : étoiles.**

18

**6**

**Un oiseau sans couleur et sans nom  
a replié les ailes  
et blessé le seul œil du ciel.**

**Il se pose sur un arbre sans tronc,  
tout en feuilles  
que nul vent ne fait frémir  
et dont on ne cueille pas les fruits, les yeux ouverts.**

**Que couve-t-il ?  
Quand il reprendra son vol,  
ce sont des coqs qui en sortiront :**

19

les coqs de tous les villages  
qui auront vaincu et dispersé  
ceux qui chantent dans les rêves  
et qui se nourrissent d'astres.

# 7

Reflux de la lumière océane.

Des poulpes, dans leur fuite,  
noircissent le sable  
avec leur bave épaisse ;  
mais d'innombrables petits poissons  
qui ressemblent à des coquillages d'argent,  
ne pouvant échapper,  
s'y débattent :  
ils sont pris dans les rets  
tendus par les algues ténébreuses  
qui deviennent des lianes  
et envahissent la falaise du ciel.

La dévôte a fini ses versets quotidiens  
et viennent écouter ses enfants qui apprennent à haute  
[voix

leurs leçons bibliques  
sous la vérandah.

On dirait une cascade lointaine  
sautant quelque rocher moussu,  
là-bas, derrière les collines,  
ou des chrétiens surpris par l'ombre  
récitant des surates musulmanes  
sous le ciel pacifique.

Moi,  
par les interstices des feuilles qui en retombent  
comme des larmes noires qui ne cessent de couler,

je ne puis rien discerner  
et n'entends que des bribes de paroles  
où reviennent souvent les mots : Egypte  
et Israël.

Je me hausse sur une motte de terre  
fleurant l'herbe foulée,  
et j'écarte la verdure qui me gêne les yeux ;  
Un petit oiseau migrateur sanglote près de la cime,  
et je lève la tête ;  
mais ce sont les étoiles que je vois :  
bulbeuses comme les aulx,  
mouchetées comme les cailles,  
elles me rappellent les prières que je viens de  
[confondre,

et, dans le désert de l'azur imérinien  
où il me semble que l'exode  
refuit les Pharaons,  
voilà que les Religions se rencontrent —  
et toi aussi, ô mienne, ô POESIE !

9

Les ruches secrètes sont alignées  
près des lianes du ciel,  
parmi des nids lumineux.

Butinez-y, abeilles de mes pensées,  
petites abeilles ailées de son  
dans la nue enceinte de silence ;  
chargez-vous de propolis  
parfumée d'astres et de vent :  
nous en calfeutreron toute fente  
communiquant au tumulte de la vie.

Chargez-vous aussi de pollen stellaire  
pour les prairies de la terre ;

24

et demain, lorsqu'y noueront  
les roses sauvages de mes poèmes,  
nous aurons des cynorrhodons aériens  
et des semences sidérales.

25

# 10

Te voilà,  
debout et nu.  
Limon tu es et t'en souviens ;  
mais tu es en vérité l'enfant de cette ombre parturiente  
qui se repaît de lactogène lunaire,  
puis tu prends lentement la forme d'un fût  
sur ce mur bas que franchissent les songes des fleurs  
et le parfum de l'été en relâche.

Sentir, croire que des racines te poussent aux pieds  
et courent et se tordent comme des serpents assoiffés  
vers quelque source souterraine,  
ou se rivent dans le sable  
et déjà t'unissent à lui, toi, ô vivant,

arbre inconnu, arbre non identifié  
qui élabores des fruits que tu cueilleras toi-même.

Ta cime,  
dans tes cheveux que le vent secoue,  
cèle un nid d'oiseaux immatériels ;  
et lorsque tu viendras coucher dans mon lit  
et que je te reconnaitrai, ô mon frère errant,  
ton contact, ton haleine et l'odeur de ta peau  
susciteront des bruits d'ailes mystérieuses  
jusqu'aux frontières du sommeil.

## 11

Combien de jumeaux sont-ils, les vents ?

Ils sont tous espiègles,  
ils se poursuivent en sortant de l'herbe,  
escaladent les murs devenus doubles,  
sautent par dessus les toits où se recueillera la rosée,  
se voûtent sur les collines  
et y secouent de hauts arbres immatériels  
d'où se dispersent des oiseaux  
aux yeux de verre,  
qui n'ont de nids nulle part,  
et des baies rondes comme des blocs de quartz  
qui ne se peuvent reproduire sur terre,  
et se dissolvent en étoiles filantes.

## 12

Pour les pauvres dévorés de punaises aussi grosses  
[que le ciel,

pour les exilés qui errent,  
venant de la cité du jour,  
et pour les rebelles et pour les déserteurs  
de l'armée ombreuse montant de la terre,  
que veulent faire ces élans de palmiers sans nombre  
reluisant comme autant de manches de sagaies enduits  
de graisse végétale,  
qui s'élancent immobiles  
et dépassent toutes les maisons  
jusqu'à ce que leurs cimes,  
résonnant de songes de ramiers,  
parviennent au toit du monde ?

Ils y ondulent, s'écrasent puis s'effeuillent,  
mais ne reviennent pas parmi les vivants,  
et s'entassent dans le désert des étoiles,  
et deviennent des huttes innombrables  
pour les mendiants sans litière,  
pour les captifs vêtus de leur seule peau puant la  
[poussière,  
et pour tous les oiseaux sans nid  
qui seront délivrés ensemble.

30

## 13

Toutes les saisons sont abolies  
dans ces zones inexplorées,  
qui occupent la moitié du monde  
et la parent de floraisons inconnues  
et de nul climat.

Poussée de sang végétal provisoire  
dans un enchevêtrement de lianes ténébreuses  
où est captif tout élan de branches vives.  
Déroute d'oiseaux devenus étrangers  
et ne reconnaissant plus leur nid,  
puis heurts d'ailes — éclairs —  
contre des rochers de brume

31

**surgis du sol  
qui n'est ni chaud ni froid  
comme la peau de ceux qui s'étendent  
loin de la vie et de la mort.**



surgit du ciel  
qui n'est ni chaud ni froid  
comme la peau de ceux qui s'échouent  
loin de la vie et de la mort.



# 14

Voici  
celle dont les yeux sont des prismes de sommeil  
et dont les paupières sont lourdes de rêves,  
celle dont les pieds sont enfoncés dans la mer  
et dont les mains gluantes en sortent,  
pleines de coraux et de blocs de sel étincelants.

Elle les mettra en petits tas près d'un golfe de  
[brouillard  
et les débitera à des marins nus  
auxquels on a coupé la langue,  
jusqu'à ce que tombe la pluie.

Elle ne sera plus alors visible,  
et l'on ne verra plus

que sa chevelure dispersée par le vent,  
comme une pelote d'algues qui se dévide,  
et peut-être aussi des grains de sel insipide.

34

15

Tu te leurras,  
toi qui as l'air d'un petit oiseau  
égaré dans la forêt neigeuse qui va  
jusqu'à la poitrine de Tagore,  
de Whitman et de Jammes  
qui remplacent le Christ sur ta couche,  
puisque ce n'est pas la vieillesse du monde  
ni celle du jour plusieurs fois millénaire  
qui caresse ici sa barbe blanche  
et épaisse comme l'oubli,  
comme l'espoir et comme la brume des matins torrides,  
là-bas, sur toutes les montagnes,  
astrologue interrogeant les étoiles  
et fumant une pipe en terre.  
C'est sa jeunesse, ô mon enfant,  
sa jeunesse éternelle :

35